

Journal de Coïmbra

Jeudi 26 octobre 2006 – Jeudi 2 novembre 2006

Patrick Lanneau

J'ai eu la chance d'arriver à Coïmbra à un moment exceptionnel de l'année universitaire. Je dis année universitaire, car Coïmbra, c'est d'abord une université. Une université plantée là depuis le moyen âge, et où le temps a gardé la mémoire du passé, même s'il a su aussi suivre le temps qui passait...

C'était la fin de la première partie de l'année universitaire. Le moment où les nouveaux étudiants après avoir été dûment initiés par leur aînés, ont le droit d'entrer dans leur nouvelle confrérie. João m'a dit que cette fête se nommait « la Latada ».

Arrivé à Coïmbra tard dans la soirée du jeudi, on m'a averti de l'effervescente étudiante probable. Mais fatigué par le voyage, je n'ai rien entendu dans la nuit, et le vendredi matin, j'ai découvert l'Université de Coïmbra. Rien à dire de particulier à ce moment là. Je ne me sentais pas en position de jouer les voyageurs étonnés qui trouvent de l'exotisme à des situations somme toute normales. J'avais déjà visité l'université deux ans auparavant et en avait goûté le charme d'un passé encore fort présent. C'est un grand privilège pour un espace de savoir de demeurer dans des lieux marqués par les siècles... Mon vendredi fut donc une journée de travail qui dura jusqu'à huit heures du soir. João nous pressait de terminer et nous invitait à ne pas rester à l'université plus que de raison. Il allait falloir fermer les portes et ce soir là.. Je n'avais pas prêté attention à ces remarques, continuant à échanger des propos avec les étudiantes avec qui nous venions de travailler deux heures. Il s'agissait d'étudiantes canadiennes en stage de mobilité à Coïmbra et d'étudiantes portugaises qui allaient partir au Canada dans les semaines à venir. Nous descendîmes les escaliers, puis nous passâmes la porte et nous débouchâmes sur le perron du bâtiment des lettres. La grande place devant nous n'était pas vide nonobstant l'heure tardive. Il y avait un grand nombre d'étudiants qui allaient et venaient et semblaient fort occupés. Je ne faisais pas trop attention à ce qu'il se passait. C'est João qui me dit de regarder ce qui se passait. Il faisait déjà nuit et la seule lumière, outre celle de la lune, était celle des réverbères. Le groupe d'étudiants faisait une masse plus sombre sur le parvis qui semblait une respiration lente. Il enflait puis se contractait traversé par des mouvements que je distinguais mal. Soudain, une ombre jaillit du groupe et courut. Une autre ombre la suivit aussitôt et essaya de l'atteindre. Le mouvement vif avait attiré mon attention et j'interrompis la discussion pour regarder la scène. Ce que je vis alors m'étonna fort. D'autant que la saison tirait vers le mitan de l'automne où les nuits sont fraîches, même au Portugal. Le second étudiant, celui qui courrait après le premier à avoir fuit le groupe, était nu comme un ver. Nu comme sa mère le vit lorsqu'elle lui donna le jour. Sauf qu'il avait grandi entre temps et était doté d'attributs virils que je pensais que l'on ne montrait pas ainsi sur une place publique. Il courrait après l'étudiant qui s'était éloigné du groupe, essayant en vain de le rattraper. Le premier zigzagait comme un animal qui fuit son chasseur.

D'autres ombres sortirent de la foule et manoeuvrèrent pour prendre en tenaille les deux coureurs. Le poursuivant dénudé se rapprochait de sa proie, il allait l'atteindre, lorsque celui ci lança quelque chose en l'air. Il le lança au-dessus du coureur nu. L'ombre flotta dans l'air et retomba dans les bras de l'un des maraudeurs qui avait pris les deux protagonistes en tenaille. Le poursuivant arrêta net son élan pour changer de direction. Il obliqua vers celui qui venait de récupérer l'objet sombre. Et la course reprit avec un nouvel objectif, et ce chasseur nu qui courrait follement sur la place, qui paraissait maintenant courir non pas derrière une personne en particulier, mais derrière cet objet qu'ils se lançaient l'un l'autre... L'objet volait de main en main passait par-dessus la tête du jeune homme dénudé. Il faisait de grands bonds

pour s'en saisir. Mais on sentait que la fatigue l'empêchait de sauter assez haut et que ses tourmenteurs faisaient exprès de garder l'objet convoité juste hors d'atteinte pour lui laisser encore un peu d'espoir et l'épuiser un peu plus. Maintenant, je distinguais mieux l'obscur objet de son désir. A chaque envol, il étendait ses ailes noires comme un grand oiseau de nuit, puis il s'enroulait sur le bras du tourmenteur visé. La scène prenait sens pour moi. Il s'agissait d'une sorte de chasse inversée où la foule cruelle voulait imposer à sa victime l'évidence de son impuissance. Cela aurait pu se terminer par le corps pantelant du poursuivant impuissant qui se serait affalé sur l'asphalte du sol. Mais alors qu'il semblait au bord de l'épuisement, ses tourmenteurs soudain lui tendirent l'objet convoité sur lequel il tomba. Il y drapa alors sa nudité. C'était une grande cape d'étudiant comme chacun en porte fièrement jetée sur l'épaule ou négligemment posée au creux du bras dans les rues de Coïmbra. C'est l'apanage des étudiants, m'avait on dit, que de porter ce vêtement. Maintenant que sa pudeur était recouverte du voile de la cape, les tourmenteurs vinrent autour du jeune homme qu'ils venaient de couvrir et le pressèrent dans leurs bras. Je compris alors que tourmenteurs et tourmentés avaient parti lié et que loin d'être une chasse cruelle, la scène à laquelle je venais d'assister était comme une sorte de virile empoignade qui marquait l'acceptation d'un nouveau dans le groupe des anciens.

C'est ce que me confirma João. Toute la nuit allait voir ces scènes où les anciens s'emparaient d'un nouvel étudiant pour déchirer ses vêtements et le dénuder intégralement pour lui signifier qu'il lui fallait de débarrasser de toute son ancienne vie, de tout ce qui le protégeait, de tout ce dont il s'était affublé, de toutes ses certitudes, de toutes ses croyances, pour entrer nu et vierge dans le nouveau monde où on voulait bien lui faire l'honneur de l'accueillir, le monde du savoir, de l'antique sagesse de l'Université. La fête allait continuer le lendemain samedi, et dans la nuit encore du samedi, accompagnée de force libations. J'entendis effectivement dans la nuit à plusieurs reprises les clameurs de cette sauvage bacchanale monter des profondeurs de la ville.

Paula m'apprit plus tard que cette partie de la cérémonie se nommait le « rasganço », le déchirement des vêtements dont l'étudiant qui quitte le monde vulgaire de l'ignorance pour aborder celui de la sagesse n'aura plus besoin. Il pourra bientôt se vêtir des habits neufs de la sagesse.

Le lendemain fut consacré aux manifestations de l'amitié et je ne vis pas ce qui se passait dans la ville. João nous avait invité dans sa demeure des environs de Coïmbra qui dominait la ville, et il nous offrit un mémorable festin portugais. Disons simplement qu'il offrit au français que j'étais un met comme je n'en avais jamais vu, un magnifique cochon de lait que nous égayâmes de Champagne Rouge, un Champagne que l'on ne trouve qu'au Portugal.

Le dimanche devait, m'avait dit João, m'offrir lui aussi quelque chose d'étonnant. Il fallait que j'aie à dix heures dans la grande cours de l'Université.

Vers neuf heures trente, je partis donc vers l'Université. Je montais les cent vingt-cinq marches du grand escalier qui va de la grand place de Coïmbra à l'esplanade de l'Université. J'étais passablement essoufflé en arrivant là-haut. Il n'y avait pas âme qui vive. Joao s'était-il moqué de moi ? Je ne pouvais le croire. J'avançais vers le grand portail de la cour d'honneur. Une grande avenue large d'une cinquantaine de mètres y mène, bordée de part et d'autres par les bâtiments de l'Université moderne. Il y avait sur le sol des sortes de chiffons noirs ou blancs jetés et on semblait avoir accroché aux réverbères des épouvantails. Je distinguais mieux ce que c'était. En fait, il s'agissait de dépouilles de vêtements déchirés. Je vis sur le sol ou accrochés aux branches des arbres comme des trophées de bataille des pantalons déchirés, des restes de chemises en lambeaux, des gilets dépecés, des vestes dépenaillées. Je compris

alors que ces dépouilles étaient celles que l'on avait arrachées aux étudiants lors des débauches nocturnes.

Je franchis l'imposant portail de l'Université et débouchai dans la cour. En face de moi, je reconnus la porte de la magnifique Chapelle que j'avais visitée auparavant. Mais la cour était vide. Désespérément vide. Refusant de céder à l'inquiétude, je repoussais mes doutes d'une pichenette et préfèrai profiter de cette vacuité pour prendre quelques clichés où l'on n'aurait que la superbe beauté du monument sans le trouble des touristes qui se pressent en général dans cette cours.

C'est en photographiant le campanile que je compris ma méprise. J'étais arrivé, comme j'en ai coutume, exactement à l'heure et avais franchi le portail à dix heures précises. Ma montre me l'avait confirmé. L'horloge du Campanile, cependant, comme je la voyais au moyen de mon téléobjectif, affirmait qu'il était à peine un peu plus de neuf heures. Je compris alors que j'avais oublié que ce dimanche-là était celui où l'on passait à l'heure d'hiver. J'avais donc une heure d'avance... Voilà qui était finalement un bienfait : j'allais pouvoir assister non seulement à l'événement promis, mais aussi à ses préparatifs.

Je vis arriver les premiers invités. Il y en avait de deux sortes. Ceux qui arrivaient seuls portaient souvent une grande toge noire qui flottait au vent. Ils portaient un grand attaché case de cuir luxueux d'une main et un étrange objet cylindrique surmonté d'une queue qui servait de poignée dans l'autre main. L'objet était en cuir fauve lui aussi et je m'imaginai qu'il s'agissait d'une manière d'écrin qui contenait un objet précieux que l'on devait préserver. Je m'amusais de ces sombres silhouettes qui traversaient à longues enjambées la cour encore quasi déserte. On aurait dit des religieux en soutane sortis d'un temps d'avant le concile de Vatican II.



D'autres personnes arrivaient en groupes familiaux. Souvent des couples, parfois accompagnés d'enfants assez jeunes. Ils étaient habillés avec un soin extrême. Le complet des hommes était parfait, les femmes portaient des toilettes dignes des réceptions les plus huppées. Je ne suis pas un grand habitué des lieux d'élégance, mais j'avais été invité en 1999 à la garden party de l'Elysée, et je n'avais vu que là des tenues comparables à celles que

portaient ces invités qui arrivaient dans la cour de l'Université et stationnaient en attendant la cérémonie. A voir ces assauts d'élégance, je me sentais mal à l'aise, faisant tâche sur une assistance de qualité. J'essayais de me faire le plus transparent possible cependant que la cours s'emplissait et que le vol des oiseaux aux sombres ailes continuait. Ceux-ci se dirigeaient tous vers la célèbre Bibliothèque de l'Université. Je l'avais visitée lors de mon précédent passage à l'Université et en avais été fort impressionné. Cette fois ci, les portes en étaient grandes ouvertes, mais j'en restais éloigné, car elles étaient gardées par des hallebardiers en habit qui ne me disaient rien qui vaille, ou plutôt qui me faisaient bien comprendre que je devais rester à distance respectable. Comme des oiseaux qui vont au pigeonnier, seuls les entogés y entraient, et l'on distinguait dans l'ombre leurs allées et venues.

João m'avait dit de manière succincte que la cérémonie qui avait lieu ce matin là était une intronisation de nouveaux docteurs. J'en avais déduit que toutes ces personnes qui traversaient d'un pas rapide la cour pour entrer dans la bibliothèque étaient des Docteurs de l'Université de Coïmbra. Leur toge était le signe de leur distinction et je supposais que les objets qu'ils portaient tous, cette valisette de cuir luxueux et cet étui cylindrique, qui me faisait penser à la forme d'un baba, contenaient les insignes de leur dignité. Mais j'ignorais encore ce qu'ils étaient. Les hommes étaient plutôt rassis, de vraies figures de sages. Il y avait aussi pas mal de femmes. Elles étaient souvent plus jeunes que les hommes et ne manquaient pas d'élégance. Et chaque nouvel arrivant entraient dans l'ombre de la porte monumentale de la Grande Bibliothèque. On apercevait parfois l'éclat de couleurs vives qui glissaient prestement d'une ombre à l'autre de la porte. Mais l'entrée était farouchement gardée par deux forts hallebardiers. J'en venais à douter du monde où je me trouvais et me prenais à douter de mes certitudes. Etais-je toujours en ce siècle où j'avais la conviction d'être entré ? Ces gardes vêtus comme en d'autres temps distillaient en mon esprit l'idée que j'avais peut-être franchi une étrange frontière où le temps n'est plus tout à fait le même, comme si j'avais engagé un impossible voyage dans un passé imprécis.

Il semblait qu'un frisson parcourait les ombres à la Porte Monumentale. Quelques homes en frac avaient traversé la cour. Ils portaient des cuivres. Ils s'alignèrent à quelques mètres de la porte. Un homme maigre et have à la silhouette gauche et maladroite leur fit face. Il ne portait pas d'instrument. Il leva les bras et la musique fusa. Alors, une longue procession commença à couler du ventre noir de la Bibliothèque. C'étaient les Docteurs. Ils portaient des sortes de brassières de satin brillant passémenté et étaient coiffés d'un volumineux bonnet assorti. On m'apprit plus tard que la couleur correspondait à la discipline. Une couleur pour les médecins, une pour les juristes, une pour les littéraires, et ainsi de suite. La procession avançait assez rapidement le long du mur intérieur de l'université, elle passa devant la porte de la Chapelle, continua jusqu'à l'escalier latéral du bâtiment central, suivit la coursive et s'engouffra dans la grande salle d'apparat.



J'étais fort intimidé par tout cela, y compris par la foule spectatrice qui m'impressionnait. Je luttai contre ma réserve et m'introduisis à mon tour dans la Grande Salle. Il y avait tant de monde que je restais près de l'entrée. Les Docteurs s'étaient assis sur les sièges de bois qui courraient tout le long de la Salle. Ils siégeaient hiératiques. J'entendais une voix parler à l'assemblée. Je supposais qu'il s'agissait du doyen qui présentait les nouveaux docteurs à leurs pairs assemblés. Mais la foule compacte m'empêchait de voir. Le lieu était très impressionnant par sa magnificence. Le plafond était très haut et je ne savais l'évaluer. Dix mètres au moins, plus peut-être. Les murs tendus de pourpre étaient ornés de grands tableaux en pieds qui représentaient me semblait-il des princes de l'église. Mais il s'agissait plus certainement des sages du passé qui gouvernèrent antan ce temple du Savoir. Il y avait aussi entre les tableaux de grandes fenêtres d'où les spectateurs du déambulateur pouvaient aussi suivre la cérémonie. De longues tentures pourpres pendaient à ces sombres embrasures. Peu à peu mon regard s'habitua à l'ombre et je distinguais mieux. C'est alors que je vis des regards qui glissaient derrière ces ouvertures. Une femme, dans le déambulateur avait approché son visage et regardait la scène, immobile comme les tableaux qui encadraient l'ombre complice de son émoi.

Alors, je sortis. Mon cœur battait je ne sais trop pourquoi, peut-être de l'émotion d'avoir pu assister à une cérémonie précieuse, que je ne méritais pas tout à fait. Je glissais dans la cour, le plus discrètement possible, je traversais rapidement l'esplanade de l'Université et descendis le grand escalier qui menait à la ville.

Le lendemain fut consacré au travail, et j'eus le bonheur de retrouver un amphi comme il y en avait dans l'université où j'avais fait mes études à Toulouse, avant qu'on ne la déménageât dans un quartier excentré où l'on avait bâti de neuf de nouveaux locaux. Je retrouvais donc l'indéfinissable odeur des boiseries anciennes qui s'étagaient devant l'imposant bureau professoral.

Mon travail était terminé, mais on me conseilla de rester le lendemain. Ce serait un jour pas comme les autres, le jour de la « Latada », une journée de folie étudiante à ne manquer

sous aucun prétexte, une journée si folle, que l'université avait renoncé à assurer des cours ce jour là.

L'affaire devait commencer en début d'après-midi sur le parvis de l'Université et continuer jusqu'à épuisement des acteurs tard dans la nuit. Le matin, les étudiants devaient préparer la cérémonie par le rapt symbolique des navets au marché de Coïmbra. Désirant assister à tous les détails de ce Mystère, je descendis en début de matinée au marché couvert. Comme je ne remarquais rien de particulier, j'en profitais pour refaire une promenade dans les petites rues qui partent de l'hôtel de ville de Coïmbra. J'y revis avec délices ce café adossé à l'église sur la place centrale de la ville. Il est établi dans les bâtiments de l'ancien monastère auquel était consacrée l'église et l'on a l'impression d'y être comme dans un lieu sacré qui aurait été arraché à sa mission divine d'élévation des âmes pour ouvrir un porte à l'enfer de la luxure. Il représente pour moi une magnifique illustration de la marche vers une société laïque, et je doute que l'on ait le courage en France de détourner ainsi un ancien édifice religieux de sa vocation.

J'y retrouvais aussi comme une bouchée de madeleine à la saveur oubliée deux marchands de marrons qui proposaient au badaud leurs châtaignes grillées sur place enveloppées dans un cornet de papier. J'en avais vu dans mon enfance à Toulouse, mais cela faisait plus de trente ans que je n'en avais plus croisé... Saveur du temps passé qu'on croyait effacé...

Je cheminais dans les rues étroites, depuis ma précédente visite, le quartier avait changé et je gage que bientôt il sera complètement réhabilité, c'est-à-dire qu'il aura perdu beaucoup de souvenirs anciens...

Cependant, comme je n'oubliais pas mon objectif premier, je revins au marché. Comme je m'approchais des portes, je vis une étudiante remettre de l'ordre dans son porte-document et y enfouir un navet. Elle partit ensuite vers la ville d'un pas rapide. Je pensais qu'à l'intérieur j'allais trouver d'autres étudiants se munissant du légume indispensable à la cérémonie à venir. J'espérais même assister à quelques actions spectaculaires d'étudiants s'approchant en tapinois d'un étal, arrachant leur proie d'un geste vif et s'enfuyant au galop, pourchassés par des paysans hurlant des imprécations et agitant des gourdins pour défendre leur bien. Mais rien de cela. J'eus beau arpenter le marché de long en large, je ne vis rien. J'avais raté le rapt !!! Il allait falloir être plus sérieux pour la suite des événements si je voulais voir quelque chose...

João m'avait expliqué que le navet était un accessoire indispensable à la Latada. La Latada marque l'entrée des nouveaux étudiants dans leur nouvel habit de savant en devenir. Mais ils sont si jeunes à leur arrivée à l'Université qu'ils ne sont pas encore très savants. Ils vont devoir acquérir cette science grâce aux efforts incessamment renouvelés auprès de leurs aînés. Et l'effort est amer à celui qui n'en a pas encore pris le goût. C'est cela que représente le navet dans la fête de la Latada. Chaque ancien (chaque « docteur ») y est muni d'un navet qu'il fait croquer au bizuth qu'il rencontre lors de la manifestation de la Latada. Le navet cru est fort amer et il symbolise l'amertume de la quête du savoir. Mais le bizuth doit accepter cette amertume s'il veut avancer dans la voie du savoir.

Au matin de la Latada, les anciens sont naturellement habillés avec l'élégance qu'il sied à un véritable étudiant. Ils portent donc le costume noir et la large cape que leur statut les autorise à porter. Les bizuths, par contre, sont nus. Dénudés par les anciens lors des courses nocturnes précédentes, ils ont perdu les vêtements sans gloire de la société civile qu'ils veulent abandonner, mais ils n'ont pas encore droit au costume étudiant. Ils sont donc condamnés à cacher leur pudeur derrière des oripeaux glanés dans les poubelles. Évidemment, c'est l'occasion d'une nouvelle épreuve qui colorera la Latada. Chaque Faculté a choisi un thème particulier et a ordonné à ses impétrants de se grimer selon ce thème lors de la grande

cavalcade qui les mènera du milieu de l'après-midi au début de la nuit de l'esplanade de l'Université, sur les hauteurs de la ville, au pont qui enjambe le fleuve.



J'eus l'illustration de tout cela lorsque sur les trois heures de l'après-midi je rejoignis l'esplanade de l'Université. Elle était noire de monde et bien que la fête n'eut pas encore réellement commencé, on avait du mal à se frayer un passage dans la foule. Les bizuths étaient grimés d'oripeaux selon des thèmes particuliers. Ainsi, il y avait une couvée de petits canards, une flopée de petites filles en jupe bleu marine et porteuses de grosses lunettes rondes à la Marcel Achard, une colonie d'étudiantes aux bas dépareillés, l'un rouge et l'autre blanc, une nichée de petits lapins bleus, une volée de schtroumpfs de la même couleur, et d'autres compagnies colorées encore. Beaucoup portaient autour du cou une énorme sucette et portaient à la main un pot de chambre en plastique. Ces ustensiles symbolisaient leur extrême jeunesse dans le nouveau statut auquel ils escomptaient accéder, mais utilisaient presque tous de manière éhontée leur pot de chambre pour le remplir de boissons alcoolisées diverses, essentiellement de la bière, et s'abreuver goulûment. L'ivresse était déjà générale et aux pieds des arbres de l'esplanade, il y avait des tas de bouteilles de bière vides.

Les bizuths étaient souvent entravés par des guirlandes de canettes écrasées qui tintaient à chaque pas. Ils portaient aussi des canettes en collier. On m'avait dit que la Latada s'appelait aussi fête des canettes. Je vis aussi des étudiants qui poussaient des chariots de supermarchés emplis de ces canettes qu'ils distribuaient aux bizuths qui n'en avaient pas encore. Et les pas titubants allaient dans un vacarme de sonnailles comme un troupeau hagard.

J'étais venu avec mon équipement photographique afin de faire des clichés de cette bacchanale, et j'en ressentais un peu de gêne car je craignais d'offusquer les étudiants à les photographier ainsi comme des êtres un peu exotique. Mais je compris vite que ce n'était pas le cas. Non seulement ils acceptaient tous que je les photographie mais eux-mêmes m'interpellaient et prenaient la pose. Je vis qu'il y avait beaucoup de photographes, et je compris qu'ils étaient là pour immortaliser la folie de la fête pour ces étudiants. Ils donnaient à leurs modèles des tickets, et les étudiants que je photographiais me demandaient mon ticket pour pouvoir plus tard venir chercher leur photo. Alors je leur expliquais que je n'étais qu'un touriste étranger mais que je mettrai mes photos sur internet et que j'en enverrai un jeu complet à l'institut de Français dont j'étais l'invité. Tous étaient très excités. Leur visage était coloré et je pense que leurs incessantes libations y étaient pour beaucoup. L'esplanade de l'Université était noire de monde. Je restais surtout sur la partie postérieure de l'esplanade, celle qui donne accès à la porte de l'ancienne cours de l'Université, près de l'escalier de la faculté de lettres. A l'autre bout de l'esplanade, près du grand escalier qui descend vers la ville, avait lieu le tour de place de chaque char. J'emploie ce mot, mais il ne s'agit pas de ces chars de Carnaval comme on en construit à cette occasion. Il s'agissait de sortes de véhicules roulants construits de bric et de broc avec des matériaux de récupérations. Certains étaient construites à partir de chariots de supermarchés assemblés comme une sorte de petit train cahotant. Il y avait une vieille voiture qui avait été « tunée » de bien piètre façon. Je vis même un canapé aux roulettes améliorées pour pouvoir supporter la longue descente de l'Université vers le fleuve.

Je restais longtemps sur la place et fis de nombreux portraits. J'avais eu rarement autant de facilité à trouver des modèles si dociles ! J'en profitai pour multiplier les clichés. Au point que vint le moment où la lumière commença à faire défaut. La place était en train de se vider. Les derniers étudiants la quittaient.



Juste derrière eux, à quelques dizaines de mètres à peine des derniers, avançaient plusieurs bennes à ordures de front, précédées par des employés de la voirie qui nettoyaient consciencieusement les déchets laissés par la fête, bouteilles vides pour l'essentiel qui s'entassaient au pied des arbres. On comprenait à ce détail que la fête était parfaitement intégrée à la ville et que ce qui semblait une explosion de folie étudiante n'était qu'un élément parfaitement contrôlé de la culture de Coïmbra.

Je descendis les grands escaliers pour rejoindre la place de la République où la cavalcade débouchait après avoir lentement descendu les rues en lacets. Là, l'organisation qui s'était constitué devant l'université avait déjà disparu. La procession n'avait pas même parcouru le quart de la route jusqu'à son dénouement que déjà on sentait les effets de l'alcool. La folie commençait à s'emparer de la foule les démarches étaient de plus en plus titubantes, les gestes exagérés et mal contrôlés, les cris fusaient, les rires commençaient à devenir bachiques. Les étudiants avaient laissé là-haut leurs restes de raison.

La nuit étaient tombée, mais ils continuaient comme si de rien n'était. Pour ma part, comme je n'y voyais plus guère et que je ne pouvais plus photographier, je me résolus à quitter la fête. Elle devait continuer longtemps dans cette lente descente vers le fleuve que l'on n'atteindrait que fort tard, que beaucoup n'atteindraient pas, fauchés par la fatigue, le sommeil, l'alcool, qui les ferait tomber sur le bord de chemin comme des poupées de chiffons.